

« On change de partenaire pour trouver mieux »

Nous vivons dans l'ère industrielle du « jetable ». Rasoir, appareil photo, lingettes ou vaisselle... Leur emploi repose avant tout sur une logique de consommation : jeter, c'est pouvoir acheter et posséder à nouveau ce dont on a l'utilité et vivre le sentiment « libérateur » de se débarrasser facilement de ce qui a été déjà consommé. Parallèlement, on parle de matériel « obsolète » très rapidement dépassé par des innovations technologiques qui suscitent de nouveaux désirs chez les utilisateurs (consommateurs). Si cette réalité peut être constatée par chacun, il est en revanche plus difficile de reconnaître que cette logique du « jeter-consommer » concerne aujourd'hui l'être humain lui-même dans la relation qu'il établit avec autrui.

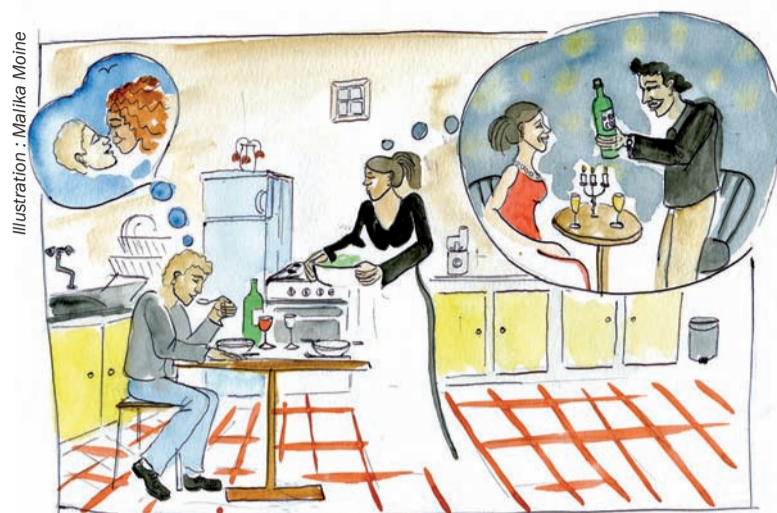
Tendons-nous vers la consommation de personnes de la même manière que nous sommes irrésistiblement attirés vers la possession de nouveaux produits ou matériels ? Si le taux de séparation conjugal augmente significativement, notamment dans les pays industrialisés, les raisons ne tiennent pas toutes, de manière positive, à l'évolution des mentalités et des mœurs (relâchement du carcan socioculturel et religieux), liée notamment à l'émancipation de la femme, mais, plus négativement, à une boulimie caractérisée par un rapport pathologique à autrui qui se manifeste par des consumma-

tions excessives d'individus, de façon répétitive et durable. Nous sommes effectivement devenus des consommateurs d'humains, une sorte de cannibalisme moderne qui a d'abord pour conséquence d'élever le taux de séparation (rupture d'union) et de précipiter l'Éros dans la vie économique (on peut parler d'économie libidinale quand on sait que les sites de rencontres sur Internet représentent un marché de plus de 1 milliard de dollars dans le monde !)

Un être humain peut-il devenir « obsolète » à l'égal d'un produit de consommation ? En vient-on à changer de partenaire avec le

fantasme derrière de « trouver mieux », comme si, dans le domaine des relations humaines et des sentiments, il devenait possible de comparer des « produits » tout en étant désireux d'acquérir le dernier « modèle », plus performant, plus séduisant ? À partir du moment où cette logique de consommation est relayée et vantée par des voies de communication, principalement publicitaires, aussi puissantes que complaisantes, il est bien évident qu'elle « travaille » en profondeur les consciences et alimente, en le creusant, un désir de profit toujours plus affamé.

Christophe Schaeffer



Boulimie de consommation et limite de la planète

Ce qui demanderait à être comparé entre deux individus pour tenter de retrouver le désir dans une vie de couple passe, pour l'essentiel, par la prise de conscience et le refus de cette consommation boulimique reliée au fantasme de la possession du « pas-encore-là ». Nombre de couples se séparent aujourd'hui parce que l'un ou les individus qui le composent se projettent sur des potentialités relationnelles plutôt que de chercher à préserver et à entretenir le présent, ce « déjà-là ». Dans cette logique, la séparation apparaît inéluctable et construit ses raisons objectives dans l'éloignement progressif du couple, avec la prétendue incompatibilité des caractères, la perte de centres d'intérêts communs, le désir de vivre autre chose ou le besoin de « vivre sa vie », alors qu'en réalité, ce qui ne fonctionne plus, c'est d'abord cette capacité à réparer le dysfonctionnement. Réparer entre deux personnes ce qui s'est brisé ou qui est sur le point de rompre est sans doute une des responsabilités qui incombe le plus à l'espèce humaine en tant qu'être naturellement social. Mais il serait une grave erreur de considérer que la réparation lui est spécifique au sens d'une moralité établie (par exemple, le fait de réparer une

faute) quand on sait notamment que des processus fondamentaux de réparations apparaissent déterminants au sein de la sphère du biologique (par exemple, chez l'homme, on estime qu'il pourrait se produire jusqu'à 1 million de réparations par cellule et par jour !). Sans nécessairement chercher à reproduire artificiellement les propriétés essentielles d'un système biologique (biomimétisme), on pourrait penser la séparation à la mesure d'un état transitoire de l'existence qui appellerait à une réparation comme source d'unité et de liens durables entre les individus.

Que la vie au sens biologique et physique du terme nous rappelle à l'ordre aujourd'hui, c'est prendre conscience du chantier de la réparation qui se dresse devant nous. Et l'on ne peut alors s'empêcher de penser à des enjeux écologiques autant qu'affectifs. Car si le couple va mal, l'état de la planète est tout aussi préoccupant...

Si l'un et l'autre nous imposent d'engager urgemment une réparation de la séparation, c'est que l'origine du problème leur est commune : nous consommons et consomons les personnes et la terre qui les élève avec une telle boulimie qu'il nous faut maintenant changer de régime sous peine de fin !

La capacité de réparation

A quoi cette logique de consommation, et de séparation qui lui est liée, s'oppose-t-elle fondamentalement ? Ce qui s'éloigne de nous à mesure que nous « jetons » les produits comme les personnes, c'est notre capacité à réparer. Aujourd'hui, on ne répare presque plus : on préfère racheter un matériel neuf dans la mesure où, premièrement, la logique de consommation pousse, compulsivement, à acquérir le tout dernier modèle (lié à la dernière innovation technologique) ; deuxièmement, elle rend souvent plus coûteuse la réparation que le rachat du matériel lui-même. Plus fondamentalement, la dépréciation de la réparation peut s'expliquer par le fait qu'elle semble incapable de combler l'attente du consommateur dont la recherche du plaisir réside tout autant (voire plus) dans l'achat que dans l'utilisation d'un nouveau matériel. De ce point de vue, la réparation peut être vécue comme une privation à l'égard de la nouveauté et de sa potentialité, ce qui, dans certains cas, peut

conduire à la frustration du désir. Réparer, c'est remettre en état, restaurer, rétablir ce qui ne marche plus ou mal. Cette action s'applique donc à de l'ancien (on répare rarement du neuf !). En ce sens, la réparation n'excite ni la curiosité ni le fantasme puisqu'elle vise à « préparer à nouveau » (du latin *reparare*) le passé.

Si l'on répare de moins en moins, c'est sans doute parce que nous accordons peu ou plus de valeur à cette faculté humaine d'établir un lien durable avec le présent, le « déjà-là ». En ce sens, la réparation nous priverait de la potentialité de ce que nous pourrions posséder entre temps, le « pas-encore-là », c'est-à-dire de disposer de la nouveauté. Le moteur du désir tourne en effet à plein régime dans l'être en puissance et non en acte : la « chose » réalisée n'intéresse pas ou peu : le présent n'a de sens et de valeur qu'en rapport à ce que je pourrais posséder demain, et toujours davantage... La pathologie du consommer (boulimie), c'est la négation de l'« être » dans la projection permanente de l'« avoir ».

Si l'on transpose ce rapport au matériel à la dimension relationnelle entre les personnes, ce qui apparaît, c'est cette incapacité croissante à réparer une relation affective quand cette dernière rencontre des difficultés. L'augmentation du

taux de séparation va certainement de pair avec cette incapacité de réparation. Quand, aujourd'hui, un couple n'avance plus, qu'il connaît une « panne », c'est d'abord une logique de rupture qui opère entre les deux personnes, comme si le seul remède au mal était le mal lui-même. Mais de quel remède s'agit-il puisque, dans l'immense majorité des cas, la personne séparée va revivre une situation d'union similaire à la précédente qui va la conduire à une nouvelle rupture ?

Ce que sous-tend sans le dire cette logique séparatrice, c'est celle qui nous conduit à confondre la personne avec l'objet de consommation. En vient-on à « jeter » la relation comme on jetterait un produit qui ne nous satisferait pas (ou plus) complètement ? L'« autre » devient-il obsolète, du fait de ses imperfections ou de ce qui chez lui serait décrété, avec le temps, comme périmé... ?

C. S.

Qui est Christophe Schaeffer ?

Philosophe, fondateur du Collectif-REOS, il vient de publier le livre *De la séparation* (éditions Harmattan). Parallèlement, il travaille depuis 1996 dans le milieu du spectacle vivant. Après une formation de musicien et une activité de plasticien, Christophe Schaeffer est « concepteur lumière » pour le théâtre et la danse (éclairagiste de la compagnie franco-chilienne Teatro del silencio). Il est enfin l'auteur d'une quinzaine de pièces de théâtre.

